

SAISON 2003-2004



THEATRE
NATIONAL
DE NICE

Romeo X Julieta

19 et 20 décembre, salle Pierre Brasseur, durée 1 h. 50

Version de Antonio Onetti de l'œuvre de Shakespeare · Mise en scène Emilio Hernández
Musique et chansons Tomatito

Avec Juan Luis Corrientes, Mercedes Hoyos, Inmaculada Pérez, Antonio Salazar, Celia Vioque, Juan Duque, Antonio Navarro, Juanfra Juárez, Domingo Cruz, Paco Morales, Nerea Cordero, Pilar Crespo, Patricia Márquez, Elena Montes · **Dramaturgie** Emilio Hernández, Antonio Onetti
Chorégraphie contemporaine Fernando Lima · **Chorégraphie flamenco** Ana M. Bueno · **Lumière** Miguel Ángel Camacho · **Costumes** Mercè Paloma · **Production** Centro Andaluz de Teatro
Spectacle en langue espagnole.

Un Roméo et Juliette andalou. Sur scène quatorze comédiens pour dire, chanter et danser cette tragédie. Tomatito, le célèbre musicien de flamenco réussit la fusion musicale entre sa guitare flamenco et la musique du groupe rock de Grenade, Lagartija Nick.

Andalousie. Méditerranée. Au cœur de la Terre. À la frontière entre deux mondes. Sans place pour une troisième voie. C'est la loi de l'empire : soit avec moi, soit contre moi. Un Shakespeare méditerranéen qui prend sa source dans Bandello, Brook et Pinter. C'est de cette façon que Onetti prend l'histoire de Shakespeare pour la raconter vive depuis l'Andalousie du XXI^{ème} siècle.

La lutte pour trouver la troisième voie s'exprime dans la fusion qu'incarnent Roméo et Juliette : seules la passion et la vérité sont capables de s'opposer aux conventions. La passion face à la haine séculaire et aux guerres saintes dictées par certaines idéologies. La fusion face à ceux qui réduisent l'humanité aux axes du Bien et du Mal diabolisant les drapeaux et les appartenances : «Seul ton nom est mon ennemi, dit Juliette. Mais, c'est quoi un nom ? Ce n'est pas ton visage, ni ta bouche, ni ta main, ni ton corps d'homme... Une rose garderait toujours la même odeur si on changeait son nom. Change ton nom et à sa place prends-moi toute entière». Pourquoi *Roméo et Juliette* est-elle l'œuvre la plus jouée de William Shakespeare ?

Pourquoi des milliers de versions et d'adaptations de cette œuvre ont amené au théâtre, au cinéma et à la télévision des jeunes du monde entier au cours des derniers quatre cents ans ? Peut-être parce qu'il y a et qu'il y a eu beaucoup de jeunes qui ont refusé la fatalité d'héritages tragiques ; beaucoup d'entre eux exigent de ne payer d'autre prix que celui d'apprendre à vivre. Sans doute parce que les querres dites saintes n'ont pas cessé et que les fondamentalistes de la pureté n'ont pas disparu. Ou peut-être parce que la passion qui fait bouger le monde n'a pas cessé d'utiliser l'amour comme une arme pour tuer la mort. Une passion qui est capable de triompher, même au milieu de la défaite, parce que sa semence peut toujours renaître. Peut-être parce qu'il vaut mieux une *intifada* avec des morceaux de bois et des pierres face à des chars que d'accepter une réalité sans avenir... C'est peut-être pour toutes ces raisons que *Romeo X Julieta* trouve aujourd'hui sa propre raison de voir le jour. Les mains gitanes du maître Tomatito se sont données avec passion pour nous interpréter cette fusion irrésistible. Les comédiens du Centre Andalou du Théâtre interprètent, chantent et dansent cette vieille histoire qui jamais ne fut plus contemporaine : celle de Roméo et Juliette qui sont morts parce qu'ils s'aimaient». Une histoire de sexe, de drogue, de musique et de violence. Emilio Hernández

Festen Fête de famille

30 décembre au 8 janvier, salle Pierre Brasseur, durée 2 h.10

Thomas Vinterberg, Mogens Rukov · **Adaptation théâtrale** Bo hr. Hansen
Texte français Daniel Benoin avec la collaboration de Sejer Andersen
Mise en scène, scénographie, lumière Daniel Benoin

Avec Jacques Bellay, Antoine Bourseiller, Jean-Pierre Cassel, Paul Chariéras, Paulo Correia, Joël Delsaut, Sophie Duez, Fabien Duprat, Frédéric de Goldfine, Patrick Hastert, Julie Laval, Cécile Mathieu, Nicole Max, Marie-Pierre Mouillard, Claudine Pelletier, Yanecko Romba, Laetitia Rosier, Jacqueline Scalabrini · **Costumes** Elisa Octo · **Assistante à la mise en scène** Emmanuelle Duverger · **Assistant à la scénographie** Yves Guéret · **Production** Théâtre National de Nice, Les Théâtres de la Ville de Luxembourg

C'est l'été. On prépare une grande fête pour les 60 ans du patriarcat de la famille, Helge. Les amis, la famille et les intimes sont tous là. Le fils aîné Christian est chargé par son père de dire quelques mots au cours du dîner pour évoquer la disparition de sa sœur jumelle, Linda, morte un an plus tôt. À la nuit tombante, le repas a réuni tout le monde. Personne ne se doute de rien, quand Christian se lève pour faire son discours...

Dans la forme comme par la thématique abordée, j'ai toujours pensé qu'il y avait là une formidable matière à théâtre. D'une part les trois unités (lieu, temps et action) y semblaient parfaitement respectées et la narration elle-même fortement propice à un projet théâtral. C'est donc sans surprise que j'ai appris que ce projet avait été réalisé avec grand talent, peu de temps après le film, par les deux scénaristes. L'œuvre dramatique qui en résulte est aussi remarquable, vive, bourrée de dialogues cyniques et déjantés. Comment l'aborder et la traiter sur scène pour rendre compte de cette histoire sans artifice, comme la caméra a su le faire en semblant pénétrer, avec une folle maîtrise et une indiscrétion tétanisante, au sein de cette fête de famille ? Pour ce faire, j'ai souhaité que le spectateur y participe comme s'il était lui-même convié à cette soirée, comme s'il allait être lui-même témoin des secrets qui vont y être divulgués. Daniel Benoin

Des acteurs unis comme un chœur jusqu'à la catharsis finale. C'est intense. C'est beau. C'est brutal. Frédéric Ferney, Le Point
Festen est un spectacle colutté qui a le mérite d'exister, de nous surprendre et de nous toucher. Marie-Céline Nivière, Pariscope
Daniel Benoin monte l'œuvre avec une énergie saisissante et un sens de la scénographie totalement original... Bien vite, la fête va tourner au désastre, les convenances s'effaçant derrière une tragédie. Héléne Kuttner, Paris Match
L'esthétisme de la mise en scène, le son résolument contemporain créent l'unité dans la désharmonie de ce si perfide anniversaire. Brigitte Chéry, Art Jonction
Cette dérive lamentable vers la plus avilie des lâchetés, Daniel Benoin nous la donne à toucher du doigt à travers la puissance charnelle des différents monstres. C'est bel et bien un festin théâtral. On s'en repait. Bernard Thomas, Le Canard enchaîné
Daniel Benoin est au mieux de son talent : inventif, dérangeant, attentif aux mots meurtris, meurtris et aux mouvements exaspérés de l'âme des personnages de cette atroce histoire de famille. Jorge Semprun, Libération
Un spectacle ? Non, une communion, une entrée par effraction dans l'intimité glauque d'une famille irréprochable... Et, au-delà du festin théâtral qu'offre ce spectacle fort et nouveau, on se prend à rêver d'un monde meilleur où jamais l'adulte ne serait tyran, où jamais l'enfance ne serait violée. Où les secrets de famille voleraient en éclats pour libérer les âmes à jamais prisonnières du silence. Nicole Laffont, Nice Matin

Texte édité : Éditions Actes Sud · Papiers
Soirée du 31 décembre, représentation hors abonnement, location ouverte à partir du mardi 2 décembre

janvier février mars

avril mai juin juillet a

Une envie de tuer sur le bout de la langue

15 au 17 janvier, salle Michel Simon

Xavier Durringer · Mise en scène Marc Olingier

Avec Caty Baccega, Valérie Bodson, Jérôme Varanfrain, Hervé Sogne, Frédéric Bodson, Frédéric Frenay · **Décor et costumes** Jeanny Kratochwil · **Assistante à la mise en scène** Patricia Fichant · **Production** Théâtre des Capucins · Ville de Luxembourg

Rose a un plan béton pour son dimanche : manger une pizza tiède, boire du Cinzano avec des glaçons, se vernir les ongles des doigts de pied, regarder la télé, se laver les cheveux... pour être prems le lendemain matin à l'ANPE. "Il n'y a pas plus fatigant que de ne pas savoir quoi faire", confie-t-elle. *Une envie de tuer sur le bout de la langue*, c'est l'histoire de six personnes que la solitude rassemble sur une place, un samedi soir, à côté d'une boîte de nuit. Il y a Rose, Poupon et Rou, trois jeunes gens dont on pourrait dire que ce qui les définit, c'est qu'ils sont "à côté", à côté d'une vie qui ne leur fait aucune place, qui ne leur concède aucune reconnaissance, ni sociale, ni professionnelle, ni affective : Rou est symboliquement interdit d'entrée dans la discothèque du coin, Poupon "ne sait pas y faire" avec les femmes, Rose rêve en vain d'un premier emploi. Ils saturent leurs personnages de leur propre jeunesse, de cette violence physique et verbale qui jaillit irrésistiblement quand toutes les issues sont bouchées. Ils bondissent ou se traînent, s'empoignent, s'agrippent et se rejettent. Ils disent en fait la solitude et la souffrance. Il y a Lucie et Jean, un couple qui y a cru et qui aujourd'hui est en crise. Il ne lui reste plus à elle qu'à confondre passage et épanouissement, à lui de rêver au vol lointain de ses oiseaux exotiques. Il y a aussi Vic, un homme au seuil de sa vieillesse, seul d'une solitude qu'il revendique

trop pour qu'elle le comble, un homme qui, contrairement aux autres, sait ce qu'est ce destin commun dont il a vécu l'expérience.

Né en 1963, Xavier Durringer a écrit et mis en scène une dizaine de pièces de théâtre dont les plus récentes sont : *Surfears* (1998), *Polaroid* (1995), *La Quille* (1993), *Une envie de tuer sur le bout de la langue* (1991). Il a réalisé plusieurs longs-métrages de cinéma. Il fait partie de cette nouvelle génération d'auteurs qui confiait à Colette Godard : «Nous nous demandons comment revenir à un théâtre politique fort ? Comment y revenir avec nos mots à nous, et notre façon de vivre ? Comment arriver à penser seul et librement. Notre parole, nous l'avons tirée d'un peu partout. Nous n'avons pas reçu de formation politique, c'est la rue qui nous a formés. Nous sommes peut-être moins "révolutionnaires" que nos aînés, mais nous pouvons le devenir mille fois plus». Brillant dialoguiste, Xavier Durringer parle une langue agile et vive, crue et directe, représentative du langage que l'on peut entendre tous les jours dans la bouche des jeunes dans la rue, le métro, les cafés, c'est quelque part en banlieue ou en province et c'est partout. Le théâtre de Durringer a le pouvoir d'être en phase avec notre temps, celui de nous raconter.

Savannah Bay

22 au 25 janvier, salle Pierre Brasseur, durée 1 h. 20

Marguerite Duras · Mise en scène et scénographie Éric Vigner

Avec Catherine Samie, Catherine Hiegel, Sociétaires de la Comédie-Française
Collaboration artistique Bruno Graziani · **Dramaturge** Sabine Quirconi · **Costumes** Paul Quenson
Lumière Marie-Christine Soma · **Son** Xavier Jacquot · **Maquillages** Soizic Sidoit
Production Comédie-Française, CDDB-Théâtre de Lorient
Création le 14 septembre 2002 à la Comédie-Française et entrée au répertoire

Savannah Bay est probablement la pièce de Marguerite Duras qui rend le plus explicitement hommage au théâtre : elle y met en scène une femme, une actrice, qui serait comme dépositaire de la mémoire du monde, de son accomplissement. Pourtant, on ne peut pas dissocier le théâtre de Marguerite Duras de l'ensemble de son œuvre. C'est la partie pour le tout. Son obsession de l'amour, de la mort, de la mémoire et de l'oubli passe à un moment par *Savannah Bay*. [...] Moins une histoire, le récit d'une expérience que peut être, la force, le geste par lesquels cette histoire est inventée. Les deux actrices, Catherine Samie et Catherine Hiegel, ont cette force, elles connaissent intimement ce geste. Catherine Samie est à la Comédie-Française depuis longtemps, elle a incarné beaucoup de personnages de femmes, elle est dépositaire d'une mémoire de théâtre et de vie nécessaire pour ce rôle et Marguerite Duras suggère à juste titre qu'il ne peut en aucun cas être joué par une jeune actrice. En face d'elle il fallait Catherine Hiegel. Ce sont deux natures dissemblables, appartenant à une même famille. Le spectacle est fait pour ces deux actrices, nous sommes bien chez Duras, je veux dire avec elle. C'est une affaire de femmes. *Savannah Bay*, c'est aussi une histoire simple, la mort de l'enfant et la disparition de l'amour dans la mort, sa dissolution. *Savannah Bay*, c'est la baie du souvenir. Extrait d'un entretien avec Éric Vigner.

La musique des sphères de Catherine Samie... la doyenue de la Comédie-Française emporte le public hors du temps, hors du monde. On ne peut que se laisser prendre à l'instant magique de la représentation mise en scène toute en touches fines par Éric Vigner. On est, comme hors du temps. En apnée. Fasciné. Incapable de faire la part des choses, entre le jeu des mots et celui de Catherine Samie, entre son corps et la parole proférée. Comme si l'actrice et le verbe ne faisaient plus qu'un, en symbiose, en fusion alchimique, suspendus dans l'espace. Chacun de ses mouvements provoque un sentiment d'irréel, d'impalpable, d'évanescence. De même chacune de ses immobilités. Son regard emplît la salle et la scène... un regard profond qui soudain s'ouvre et s'illumine sous l'effet de ses mines de gamine, espiègle à l'éternelle jouvence. En elle sont tous les temps, tous les âges. Didier Méreuz, La Croix.

Éric Vigner qui a vécu une véritable amitié avec Marguerite Duras fait entrer *Savannah Bay* au répertoire du Français, dans le mouvement d'une beauté plastique inouïe... On est émus, troublés. Témoins discrets d'une histoire d'amour entre une vieille femme qui n'est plus et un jeune homme qui n'a rien oublié. Laurence Liban, L'Express.